

11 novembre 1996

Hier après-midi je suis allée au cimetière de Vaudreuilhe avec Françoise ma nièce, Françoise ma sœur et d'autres proches. Je ne vais jamais me recueillir sur la tombe des morts et c'est peut-être un tort. Mon frère le savait qui, peu avant de mourir et par un dernier sursaut de taquinerie, m'avait fait promettre de venir "au moins une fois" sur la sienne. J'avais juré, quelques mois après je suis allée déposer trois renoncules et une scabieuse sur ce petit lopin de terre où il repose. Ensuite j'ai filé dare dare, emportant TOUS mes souvenirs de lui... Mais hier, j'avais vraiment envie d'aller voir cette tombe et peut-être de me réconcilier avec cette mort.

Nous sommes arrivés dans ce minuscule cimetière qui ressemble à un joli jardin en pleine campagne. Surmonté de sa chapelle branlante il a toutefois pris une allure beaucoup plus civilisée et c'est un peu dommage. Pelouses rectilignes et soigneusement tondues, et puis floraison de caveaux de marbre récents, trapus, agressifs, gravés de lettres, d'or.

En me promenant dans ce cimetière je me disais que j'avais écrit dans APOLLONIE l'essentiel de ce qu'on peut dire sur un cimetière. Mais je suis arrivée aux tombes que je cherchais... Mon frère repose à côté de Georges Artemoff et de Lydia (sa première femme). Ce sont deux sépultures à peu près identiques : un peu de terre, du gazon hirsute, deux croix (celle de Georges manque actuellement). Sur la tombe de Pierre on a placé la croix qui autrefois était plantée à l'entrée de L'Encastre (en venant de la digue), à l'angle du Birot. Cette croix ! Quand nous arrivions à vélo, elle semblait nous attendre. Quand nous l'avions dépassée nous étions "chez nous".

L'Encastre n'est plus rien pour nous. Le Birot n'existe plus, et cette croix est plantée sur la tombe d'un homme mort depuis dix-huit ans.

L'Encastre était un paradis... et j'aimais mon frère si violemment...

De l'autre côté d'une petite allée gît Frédéric, l'ange gardien de L'Encastre. Une petite tombe semblable à celle de Pierre et de Georges. Dieu sait pourquoi il m'est soudain venu l'envie d'arroser les fleurs récemment plantées sur la tombe de "Frédél". Le vent d'autan les avait desséchées. Ne me reconnaissant plus moi-même dans l'accomplissement de ce pieux devoir je me suis retrouvée entraînée de remplir un vieux broc, et d'arroser ces chrysanthèmes... C'est alors que je me suis aperçu que je m'étais trompé de tombe ! J'avais arrosé les fleurs des enfants morts de Frédél ! J'ai arrêté là mon cinéma nécro-fantasmagique, et j'ai repris mes façons habituelles vis à vis des morts. C'est-à-dire que je leur ai parlé dans ma tête. Comme s'ils étaient vivants. J'ai dit à Frédéric qu'il était bien placé, que le voisinage était bon. Et Frédéric m'a gratifié d'un de ses clins d'œil (posthume) absolument inoubliable. !

16 novembre

Frédél était si beau... Nous étions toutes amoureuses de lui. Quand nous avions entre huit et douze ans j'imagine qu'il avait près de soixante ans. Il était très grand, ses yeux bleus brillaient d'intelligence et luisaient de bonté, il avait une épaisse moustache grise. Il était vêtu en paysan, mais le samedi quand il se rendait à pied au marché de Revel, il se "mettait en dimanche". Il portait alors une blouse paysanne froncée, bleu ardoise et à l'épaule cette besace de toile noire qui pouvait contenir tant de provisions (mais surtout de gros pains ronds à la croûte, blonde et grise). Sur sa tête, ce jour là il ne portait pas de casquette mais le feutre noir très rond des hommes de la campagne.

On aperçoit sa silhouette couronnée de ce fameux chapeau dans le tableau de

Jeanne Astre intitulé "Le jardin de L'Encastre". Frédé est en train de bêcher sous les arbres, et dans un coin à gauche on voit son chien Trompette...

Garde, jardinier, bricoleur, Frédé était l'homme à tout faire de l'Encastre. Mais ce qui comptait surtout c'était sa présence sur les lieux. C'était un piètre jardinier, quant à ses bricolages... il abusait de la ficelle et du fil de fer...

Quand l'été touchait à son terme il nous apportait d'énormes courgettes blanches absolument inconsommables. Elles étaient destinées à un jeu assez particulier, il le savait et restait près de nous pour nous observer. Nous jouions au chirurgien, avec ces courgettes. Nous les découpons avec un vieux couteau rouillé, la pâleur de nos patientes nous excitait beaucoup. Le jeu qui commençait en douceur devenait assez vite un peu cruel. Je me souviens de toutes ces graines plates et très blanches que nous extirpions de nos malades. Les courgettes ruisselaient d'un jus incolore qui nous poissait les doigts. Frédéric riait.

Il était notre père, notre grand-père et peut-être notre roi. A cette époque là nous ne connaissions qu'un seul Frédéric. Aujourd'hui ce magnifique prénom est très répandu. Mais Frédé, ce raccourci patois, Frédé n'appartient qu'à lui...